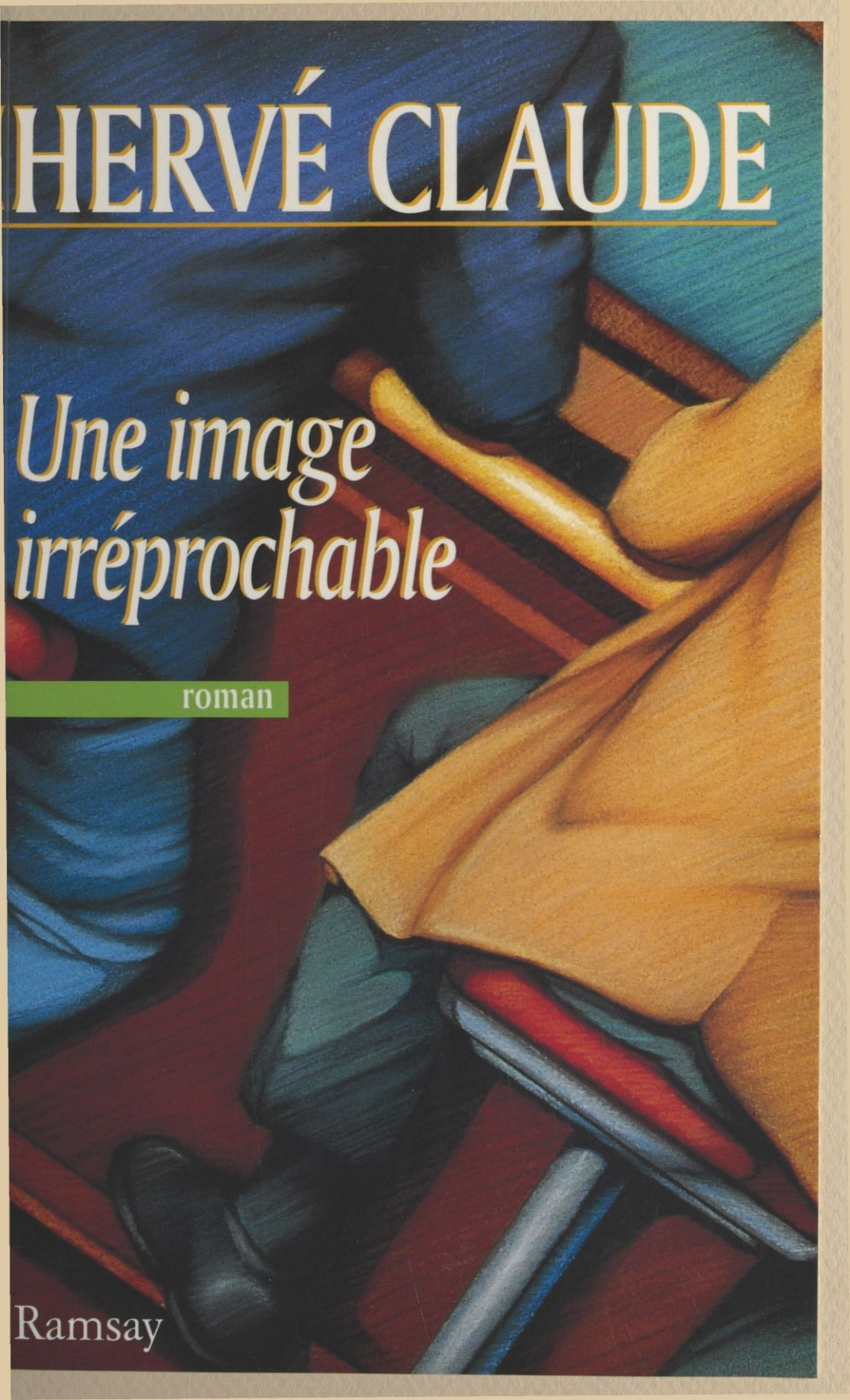


An abstract painting with bold, expressive brushstrokes in shades of blue, yellow, red, and green. The composition is dynamic, with various geometric and organic shapes overlapping. The background is a textured, layered composition of these colors, creating a sense of depth and movement.

HERVÉ CLAUDE

Une image irréprochable

roman

Ramsay

U23551 856

23

UNE IMAGE IRRÉPROCHABLE

2004-81335

DU MÊME AUTEUR

Romans

Conduite à gauche, 1984

Ramsay, Livre de poche

L'Enfant à l'oreille cassée, 1986

Ramsay, J'ai lu

Le Désespoir des singes, 1989

Flammarion, J'ai lu

Le Jeu de la rue du Loup, 1992

Flammarion

Les Amnésiques, 1995

Flammarion

Nouvelles

Le Journaliste, le hasard et la guenon, 1996

Seuil

Hervé Claude

UNE IMAGE IRRÉPROCHABLE

Éditions Ramsay

DL-21 04 1998 16862

À Matei

© Éditions Ramsay, Paris, 1998



YANNICK

Je suis dans une impasse. Je continue à écrire après un 25 décembre, sans plus de nouvelles nouvelles. Je m'agace... non, je ne vais pas le dire, cela pourrait fausser les jugements portés sur les lettres de Noël. De tous côtés, il en a eu, se n'importe plus avec quel titre, j'en ai déjà chargé plusieurs fois.

C'est le projet de mes lettres de donner le jugement des gens. L'annonce les morts, les guerres, les épidémies, les maladies ou les faits divers ; souvent, les faits divers, la violence ou l'atrocité. Parfois, les gens meurent simplement de vieillesse et, s'ils étaient célèbres, je le dis à l'avance. Au journal même, il n'y a presque jamais d'événement heureux, les indépendances nous le répètent sans cesse, mais se font et s'effacent vite.

Mon travail n'est pas de raconter toutes les morts plus ou moins illustres que j'ai comprises au long de ma carrière. Seulement quelques-unes qui ont quelque chose de particulier. Je ne puis pas raconter les plus glorieuses. Je pourrais les raconter par une autre voie, avec toute la rédaction, du début de l'année,

2014.01.01 10:00

YANNICK

A. M. M.

© 2014.01.01 10:00

Chapitre 1

Je suis dans une impasse. Je commence à écrire ceci un 25 décembre, tout près du troisième millénaire. Je m'appelle... non, je ne vais pas le dire, cela pourrait fausser les jugements portés sur ces bribes de récit. De toute façon, là où je suis, je n'utilise plus mon vrai nom, j'en ai déjà changé plusieurs fois.

C'est le propre de mon métier de fausser le jugement des gens. J'annonce les morts, les guerres, les épidémies, les maladies ou les faits divers ; souvent, les faits divers, la télévision en raffole. Parfois, les gens meurent simplement de vieillesse et, s'ils étaient célèbres, je le dis à l'antenne. Au journal télévisé, il n'y a presque jamais d'événement heureux, les téléspectateurs nous le reprochent assez, mais au fond ils adorent cela.

Mon intention n'est pas de raconter toutes les morts plus ou moins illustres que j'ai annoncées au long de ma carrière. Seulement quelques-unes qui me tiennent à cœur et ce ne sont pas forcément les plus glorieuses. Je pourrais dire comment je me suis repu, avec toute la rédaction, du décès de Montand

Une image irréprochable

et combien d'éditions spéciales nous avons imaginées. Ou livrer tels quels, comme nous l'avons fait, les cadavres du Rwanda. C'est mon métier, les Rwandais et les Bosniaques, les chanteurs et les savants. Et les hommes politiques qui meurent plus vieux en général. Ou les généraux qui meurent plus vieux en hommes politiques. D'où j'écris, dans cet endroit complètement perdu, c'est pluvieux en général. Ici, à l'équateur, au milieu de la jungle.

Je pourrais expliquer les ressorts de ce métier qui fascine tant les jeunes. J'en ferais un texte chronologique et cohérent mais, dans ma situation, je ne souhaite pas que ces notes soient lues par tout le monde. Et si je dis mon nom, tout le monde mettra un visage dessus. Certains se tromperont parce que plus ça va, plus les présentateurs sont interchangeables. Mais la majorité serait capable de me reconnaître et je ne le veux à aucun prix. On aurait une idée toute faite, on serait capable de me donner le bon Dieu sans confession.

Je veux parler à ceux qui font le même métier que moi. C'est si dangereux de côtoyer la mort, elle finit par s'insinuer, s'incruster dans votre esprit. À trop être fréquentée, elle finit par se laisser désirer. Il y a si peu de distance entre l'image et la vie. Voilà ce que je veux expliquer. C'est un peu confus dans ma tête, donc j'ai décidé d'écrire.

Personne n'aura besoin de mon nom, seulement de mieux me connaître. Je demande juste un peu d'attention pour comprendre comment un homme comme moi, d'abord fasciné par ces événements qui me dépassent, a commencé par tricher et a fini par tuer, quoique...

Foutu Noël. Hier soir, à l'hôtel, au milieu de la jungle, c'était sinistre. C'est ce que je voulais. Ils nous ont fait dîner dans la salle du petit déjeuner. Le grand restaurant, au milieu du jardin, des piscines, des palmiers et des water lilies, était occupé par une fête. Une compagnie aérienne du pays, ses employés. Dans notre salle, le dîner était lugubre, j'ai envie de dire mortel, mais je sais me tenir. Les touristes avaient des mines pétrifiées et des conversations feutrées, ou l'inverse. Je suis resté seul et je n'ai parlé à personne.

Je suis vite ressorti dans le jardin où la chaleur m'a happé. J'ai entendu les résonances de l'orchestre, juste le temps de laisser mes lunettes s'embuer à cause de l'humidité, de la chaleur et de la climatisation de l'hôtel, un phénomène de froid et de chaud au moment où on change de lieu. C'est tout. Je suis rentré me coucher dans mon immense chambre aseptisée. C'est à ce moment-là que j'ai décidé d'écrire et ce n'est pas facile.

Derrière l'hôtel, je croyais le premier jour que la belle route goudronnée qui vient de Manaus continuait vers d'autres résidences ou des villages le long de l'Amazone, mais non. Derrière l'hôtel, il n'y a plus de route, il y a seulement mille kilomètres de jungle touffue. Voilà, je le sais depuis hier, au-delà du mur, au-delà de ma chambre, il n'y a plus rien, la route s'arrête net. Après, il n'y a qu'un chemin qui se rétrécit et disparaît aussitôt dans la végétation impénétrable comme dans une bande dessinée. Je parlerai de cela et des water lilies plus tard.

Je suis dans une impasse.

Une image irréprochable

Ce matin, jour de Noël, je veux seulement dire que j'écris en regardant un mur blanc, que je me sens blanc, que je réfléchis, que tout devient blanc dans les méandres de mon cerveau. Dire que je suis d'abord sorti d'une route toute tracée, puis que je me suis mis hors la loi, enfin que je suis sorti de l'image. Je, c'est moi, je est présentateur du journal télévisé, voici son histoire.

Chapitre 2

Depuis trois jours que l'ennui me gagne et que j'ai décidé d'écrire, je cherche un début. Quand tout cela a-t-il commencé ? À quel moment la mort est-elle venue grignoter les racines de ma vie ? Je pense l'avoir découvert.

Quand je parle d'ennui, c'est approximatif. Je ne m'embête pas du tout ici, dans ce palace en pleine forêt, dans ce petit bout de civilisation plaqué au cœur d'un monde hostile. Il y a le parc et ses arbres immenses. Les piscines et les cascades où l'on n'a jamais l'impression d'entrer tout à fait puisqu'on baigne partout dans l'humidité. Et les animaux du zoo privé de l'hôtel avec des ibis rouges et des pumas. Je ne me lasse pas de ce parc, surtout quand j'observe les toucans avec leur bec peint, de couleurs vives. Je ne parle pas un mot de français, aucun mot dans aucune langue, c'est encore mieux, la tranquillité est totale.

Le climat dénoue les corps et fluidifie légèrement l'esprit. Le vert de la forêt écrase tout et, avec la chaleur qu'elle dégage, on a l'impression que le cerveau devient moins ferme. Comme du beurre qu'on

Une image irréprochable

aurait laissé sur la table de la cuisine au lieu de le ranger dans le frigo. C'est sans doute ce lent ramollissement des neurones, très lent, il faut compter en jours voire en semaines, qui entraîne cette sensation poisseuse de retenue, presque d'immobilité qui pourrait confiner à l'ennui.

Reprenons par le menu. Là où tout démarre, la première impulsion. J'ai bien réfléchi et j'ai trouvé. C'est le soir où Jean-Marie Villemin a tué son cousin Bernard Laroche. Ce jour-là, j'y étais, j'étais au cœur de l'action, je présentais le 20 heures. Le meurtre a eu lieu une heure à peine avant le journal et c'est donc moi qui l'ai annoncé aux Français, subjugués par le rebondissement invraisemblable d'un drame dont ils étaient depuis le début plus que des témoins. Le petit Grégory assassiné n'appartenait plus à sa famille, mais à la France entière. Le soir de la vengeance, le soir du second crime, je suis devenu sans le vouloir un des acteurs de l'affaire. Pour la première fois de ma vie, d'une certaine manière je ne m'appartenais plus.

C'est arrivé par hasard, car à l'époque je n'étais pas titulaire des journaux. J'étais journaliste au service politique, je ne présentais qu'en remplacement. Ce soir-là, je suppléais au pied levé un camarade grippé. Lui aussi est très connu, mais peu importe.

Tout était calme jusqu'à 19 h 14. Après, ce fut comme une tornade et c'est là que commencent l'exaltation et le stress, la tonicité et l'énervement qui nous coupent brutalement de la réalité. C'est là que je suis entré dans le fait divers. Seul. J'avais bien une équipe autour de moi, mais le rédacteur en

chef, garçon charmant, était brouillon et un peu dépassé. Les autres ont fait leur boulot, *stricto sensu*.

J'ai pris les affaires en main dès le coup de feu. L'écho s'était vite répercuté dans les salles de rédaction. De mémoire, je dirais qu'entre l'acte – un père soupçonneux, Jean-Marie Villemin, abat d'une décharge de chevrotine son cousin Bernard Laroche accusé de l'enlèvement et de l'assassinat de Grégory, fils du premier – entre l'acte, donc, et l'arrivée du bruit du coup de feu par téléscripteur interposé, il dut se passer à peine plus d'une dizaine de minutes. À l'époque nous n'avions pas encore d'ordinateurs, mais les journaux, les radios et les télés de la France entière et des pays limitrophes campaient dans les Vosges pour suivre l'enquête. C'est à se demander s'il n'y avait pas aussi un journaliste pour porter la carabine.

J'ai pris les affaires en main. La rédaction d'une grande chaîne de télévision a souvent l'air d'une ruche endormie. Les bureaux vitrés sont encombrés et vides, les gens déambulent à pas lents, on parle beaucoup dans les couloirs. Il suffit d'un rien, d'une étincelle pour que les abeilles se mettent au travail. Le chef d'édition hurlait ses ordres à l'interphone. L'assistante courait à la recherche des cassettes d'archives en bousculant les malheureux agglutinés comme des pots près de la machine à café. Les rédacteurs rédigeaient, les monteurs montaient déjà, les décideurs changeaient le plan du journal et son timing. Pendant une demi-heure, montre en main, j'ai dû couper mes textes, hurler mes phrases, recommencer par le début, chercher des formules, résumer les événements, retrouver dans les notes de mon assistante et dans ma mémoire une chronologie

Une image irréprochable

cohérente, parler avec six ou sept journalistes, chargés chacun d'une part du récit. À moi de lier, de faire la synthèse, de rendre crédible. À moi d'annoncer cette mort spectaculaire par une formule qui ne le serait pas moins, pour saisir le téléspectateur, le laisser bouche bée, le retenir à tout prix, l'empêcher d'aller voir ailleurs, l'intriguer et l'appâter, l'épater. Pour que la prochaine fois, il se dise : c'est sur cette chaîne, c'est avec lui que je veux apprendre toutes ces horreurs.

À ce prix-là, celui d'une excitation incontrôlable, je suis entré dans le grand jeu, toutes sirènes hurlantes dans ma tête, jusqu'au signal rouge qui s'est allumé au-dessus d'une caméra. Jusqu'au moment où je les ai assommés avec la nouvelle, le rebondissement de l'affaire. De ma place, j'imaginai parfaitement le téléspectateur, les yeux écarquillés, le visage pétrifié comme dans un film, un grand, un Hitchcock de préférence.

Je suis capable d'analyser tout cela maintenant parce que les années ont passé, et je mesure le chemin parcouru. Parce que des stress violents, j'en ai connu des centaines, des guerres et des crimes, j'en ai annoncé bien d'autres depuis. Mais, à l'époque, je n'avais pas cette expérience. J'avais déjà fait quelques journaux, sans actualité ou presque ; et presque sans plaisir.

Ce jour-là, j'ai enfin senti l'odeur du sang, le goût de la transpiration et du chagrin. J'étais heureux. À vingt heures pile, j'étais devenu un des acteurs du crime. Je préfère dire crime plutôt que drame, parce que c'est cela qui m'a plu, soyons clair. À cet instant, j'ai senti que ma vie prenait un sens.

J'écris tout dans le désordre en regardant de temps en temps l'ibis rouge immobile. Je remplis ma feuille blanche de lignes rageuses.

Je m'ennuie, je me cloître. J'ai disparu et personne ne doit savoir où je suis. J'évite de me faire remarquer, j'ai l'air d'un touriste comme les autres qui se promène sur la plage du Rio Negro, quelques kilomètres avant qu'il ne devienne l'Amazone, qui lit des romans au bord de la piscine et même des journaux en anglais achetés à côté du marché de Manaus. Je déambule discrètement, je crois les avoir semés une fois pour toutes. C'est cette légère anxiété répétitive, cette manière d'être toujours sur mes gardes sans le montrer, qui finit par m'agacer et par m'ennuyer. Nuance. Pour m'en débarrasser, pour me maîtriser, pour me forcer à rester plus longtemps dans l'abri le plus sûr qui soit, ma chambre climatisée, je note au fur et à mesure les idées qui me passent par la tête et il y a dans le jardin, mais dans une cage cette fois, car ils sont très rares, un de ces perroquets au plumage tout bleu. Élégant et raffiné, sans l'arrogance de ceux qui portent sur eux toutes les couleurs. Cela aussi m'apaise.

Je n'ai jamais pu m'apaiser pendant des années. Comment ne pas se laisser embarquer par le stress quotidien du 20 heures, comment résister à l'hystérie qui saisit toute une rédaction à partir du milieu de l'après-midi ? Le rush démarre au rythme des reporters qui reviennent, des images qu'on visionne d'un œil, des apartés incessants. Un fait nouveau survient et on change l'ordre du journal, on envoie d'autres équipes sur les lieux d'une autre actualité. Une scripte à qui on refuse une explication fond en

Une image irréprochable

larmes. Un confrère dont le sujet culturel vient de sauter vous injurie. À partir de dix-huit heures, le rythme s'accélère encore. Le texte est dicté dans une cabine vitrée, les dépêches défilent sur l'écran de l'ordinateur, le téléphone sonne sans arrêt, du montage, de la régie, de partout. Les journalistes entrent et sortent de la cabine pour donner de nouvelles infos. Et puis, il y a les textes en retard, l'ordinateur qui hoquette. Une barre de chocolat, un Tranxène, un verre d'eau, je ne prenais rien d'autre, je le jure. À la seconde près, j'étais maquillé, habillé, élégant et détendu. Comment résister ?

Donc, voici où je voulais en venir. Le soir où j'ai annoncé la mort de Bernard Laroche, je pense qu'en cet instant j'ai tout compris, de la vie, de la mort et de ce qui va avec. À trente-cinq ans, c'était tout de même le bon moment, parce qu'à cet âge on est capable de faire aboutir des projets, de prendre des décisions – *to make a decision*, c'est le plus difficile. Dans ma tête, un mécanisme s'est mis en marche et il ne pouvait aboutir qu'à cette fuite, cette course éperdue vers le néant et la nuit où je me perdrai un jour ou l'autre inévitablement. D'abord, j'ai joué le jeu. Après, j'ai triché, un peu, beaucoup. Il m'a fallu des années et beaucoup d'autres affaires Grégory pour que je finisse par franchir la frontière fatale. Des années de tension permanente, de folies quotidiennes avant que je ne bascule vraiment dans le fait divers. Pas seulement dans ma tête cette fois, dans ma vie tout simplement. Maintenant, je fonce, je fonce vers quelque chose que je ne connais pas encore, qui s'apparente à la mort, mais qui ne l'est peut-être pas. La mort,

je l'ai observée sur les autres, sur des victimes. Mes victimes, allais-je dire, mais ce serait très présomptueux.

Avant de disparaître complètement dans le paysage, avalé par les arbres géants ou les insectes tenaces, englouti par les animaux sauvages, digéré par les oiseaux multicolores, je choisirai de laisser traîner ou non mes notes. De brouiller les pistes. Après je me dissoudrai lentement dans les nuances de la forêt, dans les vagues violentes et immobiles de la jungle derrière l'hôtel. C'est ce qui me plaît ici. Il suffira de continuer à marcher sur la route, au milieu des insectes qui commenceront à tourner autour de mon corps, puis de continuer sur le chemin de terre qui rétrécit à chaque pas et de poursuivre tout droit. Mon défi, maintenant que je les ai tous semés, qu'ils me croient mort ou seulement capricieux comme toutes les stars. Ils doivent penser que j'ai disjoncté. Ils n'ont rien compris, c'est beaucoup plus compliqué et plus simple à la fois. C'est le goût du drame. La réalité de cette fréquentation nous pourrit tous, à ne traiter que cela, les catastrophes, les meurtres, les misères familiales et les sectes suicidaires. Un jour, on passe de l'autre côté.

Aujourd'hui, je suis presque au bout, il ne me reste qu'un mur à franchir, un mur du parc déjà dévoré par cette végétation exubérante. Dans la chaleur, je ruissellerai de sueur et je sortirai de leur vie. J'espère surtout que je les empoisonnerai beaucoup. Si je n'échoue pas dans cette dernière tentative, ce dernier saut, si je parviens à me fondre...

Avec des si.

Une image irréprochable

Avec des si comme cynique. Je dois donner cette impression parce que je me regarde écrire, j'observe mon image en train de raconter une belle fin d'histoire. J'ai longtemps été une simple image, une image irréprochable. Je ne m'en déferai sans doute jamais et j'ai peur de moi. Un geste fatal est si vite arrivé. Alors, je lève les yeux pour regarder l'ibis rouge et les perroquets bleus, mais je sens que je suis vraiment au bout. À bout.

Chapitre 3

J'ai situé le début, je dois situer la fin, la fin de ma présence dans leur monde. Je n'ai pas encore franchi le pas, le mur de l'hôtel. Je veux seulement parler du moment où ma trace s'est perdue pour eux, le moment où j'ai disparu. Ils croient peut-être que je repose au fond d'un ravin inaccessible ou que mon corps flotte entre deux eaux dans les profondeurs océanes. Ils ne savent plus rien.

Je pense à l'actrice Pauline Lafont dont on a été sans nouvelles pendant des mois – nous en parlions dans le journal – et dont on a retrouvé le corps dans un maquis, où elle s'était perdue. Certains s'inquiètent sûrement de mon sort, ils se posent des questions, commencent à me chercher, peut-être même interrogent-ils des suspects. Mais ce ne sera pas comme pour Pauline, ils ne retrouveront pas mon corps décomposé.

J'ai situé le début, je peux maintenant préciser le moment où j'ai quitté leur scène, leur spectacle obscène.

La fin donc.

J'ai tout quitté dans un lieu symbolique, une ville qui s'appelle Brasilia. Par hasard... quoique ! Un

Une image irréprochable

ensemble inachevé, un cancer, un rêve déchu, Brasilia est tout à la fois. C'est là que je suis devenu libre, que je me suis échappé de leurs griffes. Je croyais l'avoir fait bien avant, pendant ce long périple en Amérique latine dont je parlerai peut-être un jour, il offre peu d'intérêt.

Je me trompais, le destin avait décidé que quelqu'un serait plus coriace. Ce fut lui. Tant pis pour lui. C'est à l'aéroport de la capitale brésilienne qu'en un éclair j'ai compris en le voyant que tout pouvait capoter, que j'avais encore des liens à trancher, net, dans le vif. Tant pis pour lui, je ne suis même pas sûr de son véritable nom.

Je l'ai lu lorsque j'ai fouillé parmi ses papiers dans la voiture abandonnée, derrière le stade désert et délabré, alors que son corps gisait déjà dans un recoin sous les tribunes. Je l'ai lu et je m'en souviens à peine. J'ai refermé la boîte à gants en prenant bien soin de n'y laisser aucune empreinte, j'avais déjà des réflexes. Et je suis parti tranquillement reprendre mon avion.

J'étais à Brasilia par hasard. Je n'avais jamais eu l'intention d'y venir, sachant que ces buildings, un jour futuristes et qui font maintenant penser à l'architecture des anciennes démocraties populaires, ne me plairaient pas. Je m'étais éloigné petit à petit, en zigzags incohérents à travers le continent, sans savoir au début ce que je voulais. En tout cas, pas de Brasilia. Je ne suis resté qu'une matinée dans cette cité admirée par toute une génération, devenue aujourd'hui un cauchemar. Pour les riches comme pour les pauvres. Et pour moi aussi, même si je me suis réveillé à temps.

Le hasard. Un billet d'avion mal confirmé, un vol complet vers l'Amazonie m'ont obligé à faire un énorme détour pour aller de la côte atlantique aux confins de mon rêve de forêt vierge. Un crochet obligatoire par la capitale qui sert de plaque tournante au trafic aérien du Brésil. Un crochet de plusieurs milliers de kilomètres, mais c'est ainsi dans ce pays sans limites et sans horizon.

C'était un dimanche matin à l'aube et je me demande encore pourquoi je n'ai pas attendu un vol direct quelques jours plus tard. Question absurde, ce sont les décisions hasardeuses qui font les mauvaises rencontres et les choix obstinés, le destin d'une vie. Je m'obstinais.

Je me sentais déjà très détaché, loin de tout, libre. J'avais l'impression de leur avoir filé entre les doigts, de m'être fait oublier, mais ce n'était pas tout à fait le cas.

À l'arrivée à Brasilia, l'aéroport fait illusion. Ses tubulures neuves lui donnent un semblant d'élégance. Je n'étais pas le seul à déambuler dans cette construction métallique inhabitée. J'ai vu tout de suite son regard qui se posait sur moi et j'ai eu froid dans le dos. Depuis plusieurs semaines, je n'avais plus ressenti cette impression d'appartenir encore à un monde quelconque. Ma transformation physique y était sans doute pour beaucoup. Parfois, des touristes m'avaient regardé trop curieusement, des Français en général. Dans ces cas-là, je parlais très vite, mais j'avais peur, parce qu'« ils » finissent toujours par en avoir vent. Une trace ou des traces, des témoignages qui finissent par faire des preuves. Je ne dois laisser aucune trace. Au-delà du changement

Une image irréprochable

de passeport, ce qui est le plus facile – j'ai déjà changé trois fois d'identité, on s'y habitue très vite en fait –, j'ai donc tenté de changer de silhouette, d'allure, tout le reste.

J'ai coupé mes cheveux très court et, avec le soleil qui les a blondis, mon visage s'est modifié. D'autant que mon crâne a une forme bosselée qui se remarque maintenant beaucoup et qu'on ne pouvait pas deviner sous ma coiffure un peu ondulée. Sur ma grande carcasse efflanquée, ma tête paraît plus petite, plus aiguisée. L'effet est accentué par une grosse moustache que j'ai laissée pousser. Honnêtement, elle ne me va pas très bien, mais elle me masque. Mes traits se sont émaciés car j'ai maigri et je compte encore perdre du poids si j'en ai le temps. Il suffit de manger moins, de consommer des fruits, certains ne sont pas très digestes. Parfois, je manque de forces, mais je renonce à manger plus, l'enjeu est trop important. Il y a bien une petite fatigue insistante avec la faim. Je me laisse gagner et je me dis que c'est le climat, la lourdeur, l'humidité, tout ça. Je crois maintenant qu'un œil normal peut difficilement me reconnaître. D'autant que j'ai ajouté une paire de lunettes strictes, cerclées d'acier, achetées sur le marché de Fortaleza il y a trois semaines. Je ne les ôte que pour me baigner.

À l'aéroport de Brasilia, il n'y avait que quelques silhouettes perdues dans un espace trop grand pour elles, rien n'était encore ouvert. J'ai eu un mal fou à trouver un employé qui sache m'indiquer si mes valises suivaient leur chemin toutes seules. À ce moment précis, l'homme s'est rapproché de notre conversation. Je jurerais qu'il m'a reconnu, qu'il a

entendu ce que je disais au contrôleur de la Trans-Brasil. Je mettrais ma main au feu qu'il a écouté pour connaître ma destination. J'ai eu l'impression tout à coup que, dans ce hall immense traversé par les premiers rayons de soleil obliques, éclaboussé d'une infime poussière dorée, j'étais repéré. Dès ce moment, le sort de cet homme était scellé pour moi et je pense que cette première intuition était finalement exacte. Plus tard, en fouillant parmi ses papiers, j'ai su qu'il était lui aussi journaliste, comme d'ailleurs il me le dit d'emblée avec une certaine franchise.

Nous avons continué à errer dans l'aérogare, assez loin l'un de l'autre. J'étais sûr qu'il ne souhaitait pas me perdre de vue. Les rares passagers descendus ici à cette heure indue avaient déjà récupéré leurs bagages et embarqué dans des taxis. Il y avait dans tous les bâtiments une impression d'abandon comme s'ils avaient été victimes d'une bombe à neutrons. Dans la clarté du matin, les familles avaient disparu, mais les hangars étaient intacts.

Je me suis engouffré dans les toilettes. J'y suis resté longtemps, agacé et engourdi. J'ai attendu exprès. Quand j'ai rouvert la porte de ma cabine, il était posté devant le lavabo, faisant semblant de se laver les mains et jetant un regard dans ma direction à travers la glace. Puis, il a parlé :

— Drôle d'endroit, sûrement, pour...

J'ai marmonné, un semblant de conversation s'est engagé. Il disait qu'il avait été obligé de se lever beaucoup trop tôt et qu'il risquait d'attendre toute la journée. Et que, de toute façon, il n'était même pas sûr de reconnaître l'homme qu'il était venu chercher.

Une image irréprochable

Je trouvais son attitude ambiguë. Il s'essuyait les mains en me scrutant dans le reflet de la vitre. Pas seulement mon visage, son regard me détaillait de haut en bas. Nous étions seuls, je suis sorti très vite.

Il m'a suivi comme s'il était entendu que nous allions faire un bout de chemin ensemble. Il m'a interrogé pour le principe, j'ai répondu évasivement. Il me ressemblait un peu, plus petit, mais le même âge et des cheveux très courts comme je les portais depuis que j'avais décidé de m'enfuir. Un peu plus sombres que les miens. Il parlait un anglais excellent, mais j'ai senti que ce n'était pas sa langue maternelle. Alors pourquoi s'était-il d'emblée adressé à moi en anglais ? C'est une des interrogations qui m'ont assailli pendant les deux heures suivantes. Des questions nombreuses qui ont fini par se rejoindre en un épais faisceau de présomptions.

Il ne me laissait pas. J'ai compris qu'il était brésilien. Mentait-il ? Parfois il souriait. Je lui ai proposé de prendre un café puisque le bar venait d'ouvrir. Il avait le temps. Il attendait soi-disant un homme politique pour une interview.

J'étais sûr qu'il inventait au fur et à mesure. D'autres avions étaient arrivés presque vides, mais il semblait oublier les passagers. Je voyais bien qu'il ne s'intéressait qu'à moi. Et pourtant, à aucun moment il ne m'a posé la moindre question précise. Ni sur mon métier, ni sur mon voyage, ni sur les raisons de ma présence, ni sur cet arrêt forcé, ni sur ma solitude, ni sur mon but, sur rien de ce qui comptait. Je crois qu'il savait.

— Un autre café ?

J'ai dit que cela pourrait m'énervier.

– Il vous en faudrait plus.

Une sympathie immédiate, cette familiarité entre confrères. Il m'a proposé de m'emmener faire un tour, oubliant définitivement son politicien.

– Je dois être revenu ici vers midi.

Il n'a pas répondu. Bref, nous nous sommes retrouvés tous les deux dans sa petite Fiat, sur les avenues désertes qui mènent au centre. Des constructions espacées, déjà délabrées pour la plupart, le mythe des années soixante retombé comme un soufflé. Un dimanche sans âme qui vive, c'était sinistre. Comme un décor de théâtre dont on voit soudain la laideur à la lumière du jour. Les élancées utopiques de Niemeyer n'étaient plus, dans le matin pâle, que des édifices géométriques et bon marché. Couleurs passées, gazon fané. Ministères massifs, rectangulaires, banals, indifférents. Même la grande place dominée par le double building de l'Assemblée nationale ne ressemblait qu'à une exposition démodée de sculptures en plein air.

Il était intarissable sur l'architecture. Il s'en fichait de ce que je disais. Seul comptait le fil ténu de notre conversation qu'il prenait bien garde de ne jamais rompre. Au fond, c'était même un bon guide. Et avec le recul, un peu plus de quinze jours, je me pose encore des questions : me serais-je trompé ?

Tant pis. L'important était que nous disparussions tous les deux. Lui voulait sans doute nous lier, moi je ne tenais qu'à rompre le lien.

Nous nous sommes arrêtés à la cathédrale, le fameux coquetier en ferraille que les organismes de tourisme exhibent sur toutes les photos. Il est tout petit, à moitié souterrain, sauvé seulement par la